

Une énigme :

*Il y a vingt ans, je l'ai enterré là sous le cerisier, bien en sécurité dans le jardin de la maison familiale.* Dans un vaste jardin, bien trop vaste jardin. Je suis là, à contempler les arbres qui s'étendent à perte de vue jusqu'à un horizon incertain. Je n'ai pas l'air con avec ma serfouette à regarder une théorie de cerisiers aux fruits rouges et biens juteux, ou bien moins rouges, mais tout aussi juteux. J'hésite, ça devait être de ce côté, par la gauche en descendant vers le vallon. Pas trop bas, à mi-côte, à cette époque il n'y avait qu'un ou deux cerisiers, ça devrait être facile, allons par là.

Et puis non, ce n'est pas possible, je n'aurais pas creusé dans la pente, il faudrait être débile pour creuser dans une pente aussi raide, ce n'est pas facile de creuser dans ce coin, non, il faut que je remonte sur le plateau, ce n'est définitivement pas là.

Vers le haut alors ? Essayons, je remonte sur ma colline. Voyons, il ressemble à quoi déjà ce cerisier, en vingt ans, remarquez bien, il a eu le temps de grandir. C'était de jeunes arbres à l'époque, tous plus ou moins pareils. Quand j'ai décidé de planter des cerisiers, un copain m'avait dit « prends des demi-tiges ! » et j'avais suivi son conseil. Bien m'en a pris, déjà qu'on laisse le plus gros de sa récolte aux merles et qu'ils s'en prennent des bitures à bouffer des cerises à longueur de journée. Je ne vous dis pas comment ils chantent faux après ça !

Bon, je m'égare au milieu de mes cerisiers et tout cela ne m'avance guère dans mes investigations. Je ne pense pas l'avoir enterrée vers le haut non plus, pas sous les fenêtres de l'autre concierge, elle m'aurait vu immanquablement et tout le quartier aurait été mis au courant. Surtout une caisse pareille, c'est que, j'ai dû creusé assez en profondeur pour l'enfourir. Alors, où ?

J'en ai combien de cerisiers ? Je me rends compte que je n'en sais rien, parce que, quand on aime, on ne compte pas ! C'est vrai que j'adore les cerises, à la saison, j'en bouffe tout le temps, à m'en faire péter le bide. Je ne raconte pas les conséquences, mais je me fous des conséquences, j'ai le tout-à-l'égout, alors, au diable, on n'a qu'une vie.

Dessous les cerisiers, il y a moi et dans les hautes branches, ces putains de merles aux cris éraillés, saouls comme des Polonais. Je me demande comment ils arrivent à retrouver leur nid, la nuit venue.

Dans le fond ? J'aurais enterré cette caisse dans le fond ? J'y crois à peine, et puis, rien ne ressemble plus à un cerisier qu'un autre cerisier, qu'il soit Burlat, Napoléon ou Montmorency. Le goût est différent, certes, mais à l'œil nu, impossible de faire la différence. Alors, je fais comment moi ? J'aurais pu faire une marque au couteau, vous savez, comme font les amoureux : « Mimile aime Gudule » avec un cœur autour. Sauf que moi, j'y aurais dessiné un flingue, autant dire aux flics : « Je l'ai enterré là, M'sieur l'agent ! »

Non, c'était foireux mon affaire, quand on décide d'enterrer son feu dans son jardin, ou bien on a de la mémoire, ou bien on n'aime pas les cerises : on s'évite la courante en plus des jacasseries d'oiseaux alcooliques.

Bon, je ne vais pas faire des trous partout, saloper mon beau jardin arboré pour si peu. Après tout, j'ai mieux à faire avec cette serfouette qui me brûle les doigts depuis une heure : un bon coup sur son crâne suffira à l'envoyer « ad Patres. »